

rien.—C'est à nous que tu fais tort; à toi-même tout d'abord, tu vas le comprendre.

La terre est au laboureur, à celui qui travaille; les messieurs de la ville ne cultivent pas.—Quand un laboureur sort, il en vient un autre, continuellement ainsi.—Le maître a le même fermage, souvent il augmente, parce qu'il y a plus de chats que de rats; dix fermiers pour une ferme.

Tu dois le voir.—Les loups ne se mangent pas. Les laboureurs se font la guerre, ils se ruinent tous, en ruinant la terre.

Pour empêcher, suffit de dire au propriétaire: Mets cette condition:—Le tiers ou le quart de la terre labourable sera mis en prés qui durent, luzerne ou sainfoin dans la plaine:—tu les laisseras, quand tu sortiras.

Ça coupe le cou à l'écraseur de terre; entre les laboureurs il n'y aurait plus de guerre.—Savez-vous, mes amis, qu'il y a des fermes où, dans les mauvaises années, on ne ramasse pas de grain pour le blé du moulin.—Si tout était cultivé de la sorte, comment vivrait le journalier, l'habitant de la ville et le bourgeois? Ma foi! nous crèverions tous de faim.

Pauvres gens, dit Franck, vous soutenez l'irrogne, le fainéant, le mauvais cultivateur; c'est lui qui fait votre malheur.—Vous avez entendu l'histoire des écraseurs de terre. un jour elle finira; quand les jeunes gens seront venus, des fermes on les chassera.

Ma foi! dit Etienne Fringot, voici mon affaire:—Je cultive mal, crainte qu'on ne me chasse ou qu'on augmente le prix.—Avant de m'en aller, je voudrais tout emporter.

Et tu manques de gagner, répond un conseiller.—Un jour, tu seras chassé pour avoir mal cultivé.—Vit-on un propriétaire renvoyer un bon fermier? Jamais, du grand jamais; je le blâme, au contraire, d'en garder de mauvais.

Quant à l'augmentation du prix.—En cultivant bien, tu peux gagner 500 livres par an, pendant neuf ans, te voilà 4,500 francs, ou 225 livres de rente, que tu n'aurais pas gagné si tu avais mal cultivé.—Si on augmente le prix de 100 francs, tu en as 125 de bénéfice, et la ferme est moins chère.

Cultivateur qui raisonne comme Fringot, est race de canne, malin et sot, dit Franck.—A l'entendre, il ne faut pas bons laboureurs, cultiver de travers, mettre une ferme à l'envers.—Le journal est fait pour le pauvre monde:—Si on cultive bien, il y

a du blé; le pain est à bon marché;—si on cultive mal, il n'y a rien; les pauvres gens meurent de faim.

Dam! voilà ce que font les écraseurs de terre.

Le mal n'est tout entier du côté du fermier, dit le père Abraham; il vient de loin, chacun va le comprendre. Quand les prairies artificielles n'étaient pas connues, ainsi que la pomme de terre, la betterave et les autres cultures, on avait dit:—Il y aura trois soles: froment ou seigle d'abord, avoine ou baillage après, puis un chômage.

Le propriétaire, afin d'être payé, mettait le fromage en blé;—froment et baillage dans la plaine.—Depuis 200 ans, la terre s'épuise, elle ne veut pas toujours du grain.—Le fermier se croit obligé de tout semer pour vivre et payer.—Le propriétaire a du blé qui ne pèse point, la terre est trop lasse.—Le fermier ne le nettoie bien; v'là d'où vient la pourriture et le mauvais grain.

J'ai 106 ans, je vois le mal depuis longtemps.—Pour améliorer la terre, faut le fermage en écus.—Si le maître veut du grain, qu'il prenne une moitié de fermage en froment, l'autre en argent.—Jamais avoine ni baillage.—Puis qu'il impose à son fermier l'obligation de faire des prés... Tout est changé depuis quarante ans; il faut que le fermage change.—Avec des prés et du bétail, on fumera mieux; la terre s'améliorera, on aura plus de grain.—Sans ça nous ne nourririons pas le monde.—Je lui dirai, fais ça pour la terre, pour toi, pour le pays, pour le fermier, pour tes enfants et pour les pauvres gens.—Mes amis, je vous l'assure, quand le propriétaire voudra, l'agriculture changera.

LE REVE DE FRANCK.

AI vu, comme je vous vois, ce que je vas vous dire, reprit le petit.—La nuit dernière, il faisait noir comme dans un four; j'entends grands bruits, plus forts que cent mille canons tirant ensemble.....

Ah! ah! dit Pierre Labombe, il y a bataille.....—Forte bataille, répond l'enfant.—Un grand trou s'ouvrit auprès de mon lit, de cent lieues de long et cent lieues de large; cinquante soleils éclairèrent la chambre.—Une vieille de 150 pieds de haut, sortit du trou, criant, pleurant, déguenillée, maigre et mal peignée.

Me connais-tu, mon petit Franck?..... Mon, vraiment.... Je m'appelle la TERRE, je nourris le monde et suis ta grand' mère..... Pourquoi pleurez-vous, ma grand'